TROIS RIVIÈRES

G.E.H.V.

BULLETIN de la Section ARCHÉOLOGIE
n°06 1er trimestre 1975
100 ans déjà, voilà 100 ans qu’est mort Pierre VAUX, le 13 janvier 1875. Purgeant une condamnation inique qui, en toute justice, aurait dû être rapportée dès 1856 après l’aveu des vrais coupables, il ne sut même pas qu’il avait été gracié par l’Empire en 1870. Et ce pionnier de la IIIe République n’a pas vu naître la IIIe le 30 janvier 1875.

Il faudra encore attendre, plus de 22 ans, pour que la IIIe République consente enfin à réhabiliter Pierre VAUX, le 16 décembre 1897.

Mais pendant ce temps, lentement, sourdement mais opiniâtrement, l’opinion publique a maintenu sa pression, car notre peuple, sensible à la justice, plus sensible à l’injustice, redoute l’erreur judiciaire, et s’exaspère devant l’erreur judiciaire non réparée.

Pierre VAUX avait confié son nom à une pierre du pont de Meaux à Ecouelles. Son nom est gravé dans la pierre à l’École Normale d’Instituteurs de Meaux :

A PIERRE VAUX
l’instituteur martyr (1821-1875)

Elève-maître de cette école de 1842 à 1844
Instituteur à Longepierre
injustement condamné aux travaux forcés
mort à Cayenne, victime d’une erreur judiciaire
reconnu innocent et réhabilité le 16 décembre 1897
par arrêt de la Cour de Cassation

HONNEUR ET RESPECT À SA MEMOIRE

Plaque érigée sous les auspices de l’Amicale
le 25 septembre 1902

La pierre est indestructible, et aussi la mémoire.
Au cours de cette année, à Verdun, une exposition sera consacrée à Pierre VAUX.

Le souvenir de Pierre VAUX demeurera,
tant qu’il y aura des hommes.

Pierre LEGER
Le confluent SAONE-DOUBS, le site de BRAGNY (zone hachurée) et les trois points de fouilles.

Échelle: 1/20 000.

A. LE SITE HALLSTATTLEN de BRAGNY-sur-Saône

Nous avions rendu compte, dans notre N° 4 de 1973, de l'ouverture de deux chantiers sur ce site et des résultats de cette campagne de fouilles qui s'est poursuivie et terminée en 1974 (juillet); un troisième chantier, amorcé en 1973, a fait l'objet de travaux, ce même été 1974, mais reste à terminer:

- Chantier I: lieu-dit "La Faux", parcelle D 278, près du chemin de halage.
- Chantier II: lieu-dit "Sous Moussière", parcelle D 269, à 75 m du chemin.
- Chantier III: lieu-dit "Sous Moussière", parcelle D 264, à 65 m du chemin.

Les Travaux: (voir plan)

Chantier I:
Fouille de 8 m x 3 m, à partir du niveau 0 (zéro), soit sensiblement celui du sol actuel, repéré par rapport à l'angle au sol du pon-ceau proche du chantier, au bord de la Saône.
Le niveau archéologique moyen se situe entre 50 et 70/80 cm de profondeur. La presque totalité de la surface fouillée représen-tele une fosse-dépotoir, d'environ 1 m de diamètre, profonde de 80 cm, et couvrant les carrés de fouille h2, h3, i2, i3, ainsi que leurs abords.

Chantier II:
Fouille de 5 m x 3 m, à partir du niveau 0 (comme en I).
Le niveau archéologique moyen se situe entre -40 et -70/80.
Le secteur fouillé en 1973 et 1974 comprend presque essentiellement une fosse à peu près rectangulaire, de 2,5 m x 2 m environ, creusée profondément de -70 à -190 et prolongée, dans sa partie nord-est, par une banquette large d'environ 100 cm descendant à -150 cm.
Des couches d'occupation se situent vers -70 et -80/85.
Un peu plus bas, vers -110, le sous-sol argilo-sableux, est parsemé, surtout au sud et au nord de cette fosse, de nombreux trous de piquets de 5 cm de diamètre moyen, verticaux ou inclinés. Ces structures semblent indiquer qu'il s'agit d'un abri enterré rudimentaire comblé avec des débris d'un habitat et d'un four à minerai voisin.

Chantier III:
Fouille de 5 m x 4 m, (à poursuivre); niveau et profondeur de la couche archéologique comme en I et II.
La bordure sud d'une fosse (ou d'une habitation) a été dégagée; la partie centrale était remplie par une terre noire charbonneuse contenant des vestiges abondants qui font penser à un atelier artisanal (travail du fer et du bronze).
Il faut remarquer que ces trois chantiers on été implantés en des points où nous avions noté de fortes anomalies magnétiques et qui se sont révélés riches en vestiges divers, céramique, fer, etc...
Le matériel


Habitations : des fragments de pisé avec des traces de clapotage proviennent en particulier du chantier II. Un peu partout nous trouvons des morceaux de sole de foyer en terre cuite. Les clous (de charpente?) semblent rares.

Faune : Os et dents généralement mal conservés (terrain acide) sont abondants partout. On peut déterminer surtout des os d'animaux domestiques (moutons, chèvres, porcs, bovins). A noter dans le chantier III, un fragment de maxillaire inférieur d'un hominé adulte.

Agriculture : Des fragments de meules de granit sont nombreux partout ; une meule presque complète et une moitié ont été trouvées dans le chantier II. Un tesson de faïence à fromage dans le chantier III.

Chasse : Quelques balles de fronde en terre cuite de diverses grossières ont été trouvées dans les trois chantiers.

Céramique : Une grande quantité de tessons ont été recueillis. Les travaux d'inventaire et de restauration ne sont pas terminés, mais nous pensons avoir plusieurs vases archéologiquement complets.

a) céramique commune : formes et décors sont variés : coupes, latres, situles, ... ; décors de cordons divers, impressions digitales, incisions, cercles ou lunules estampés, ...

b) céramique fine : en général noire et lissée, elle présente parfois des traces de décors géométriques internes ou externes peints à la barbotine ou en rouge ; quelques décors incisés semblent avoir contenu des incisions d'étain.

Une base de coupe curieuse, à la paroi gernie de lunules estampées et de deux petits pieds, doit appartenir à un vase polyhèdre.

c) céramique importée : les tessons d'amphores massaliotes à pâte micacée sont assez nombreux et dispersés (les amphores ont dû être brisées et écrasées pour obtenir des pâtes micacées retrouvées dans la céramique locale) ; quelques fragments de céramique grec de même origine, parfois très mince, (chantier I en particulier ; un tesson de rebord de coupe attaque à vernis noir (chantier I).

Métallurgie : Chantier I : scories de fer et de bronze, épingles ou tiges de bronze.

Chantier II : quantité assez consi-
dérable de scories de fer et de bronze et débris de bas-
fourneaux ; quelques petits objets de fer (crochets, aieux, clous) ;
traces du travail du bronze (scories, fragments de creusets, poisissoirs en grès, tiges martelées, petits rivets ...)

Chantier III : scories de fer et de bronze, tôle de bronze découpée, tiges martelées ; outils (ha-
chette de fer à douille ronde, burin en fer, petite gouge (?)
de bronze ; objets divers en fer ; poisissoirs en grès et en granit.

Objets de toilette, bijoux : Épingles de fer et de bronze, complète ou brisées ; bracelets filiformes en bronze (fragments) ; bracelets de lignite (ch. I) ; fibules de bronze : une fibule à tôle conique et perle de corail, une fibule à arbalète et tôle concave (ch. I, 1973) ; une petite fibule à double tôle et ressort court (ch. III, 1974).
Divers: quelques façafes, généralement petites; fragments de pèsons pyramidaux (pour métiers à tisser?); cornes sciées (travail de l'os); silex taillés, assez nombreux, dont une pointe de flèche (chalcolithique?); une petite pièce romaine du IVe siècle (ch. 1, couche supérieure). Fragments de balsamaires (flacons à parfums) en verre coloré d'origine gréco-égyptienne (ch. III) et une moitié de perle en verre bleu de même provenance (ch. I).

Conclusions et perspectives

Le site halstattien de BRAGNY "La Faux" et "Sous Moussière" s'étend sur environ 4 hectares et occupe un emplacement remarquable: à proximité du confluent Saône/Doubs, près de sources et de terrains recelant du minerai de fer, près d'un gué que franchissait une voie protohistorique de DIJON à VERDUN (la "vie" de Dijon, sur le territoire de BRAGNY), en face du site (époque de la Tène) de VERDUN.

La datation, vu la variété et l'homogénéité du matériel déjà recueilli, est nettement: Halstatt final (vers 500 av. J-C).

Les relations avec le monde méditerranéen ne font pas de doute: amphores et céramiques massaliétètes, balsamaires gréco-égyptiens, tessons de coupes attiques, en sont les principaux témoins.

Le volume des observations faites à ce jour, au cours des différentes opérations de sauvetage, est tel qu'une fouille plus systématique s'avère nécessaire pour préciser plus particulièrement les structures des habitats, la durée de l'occupation du site, et la répartition des produits d'importation. Nous envisageons donc, en 1975, la fouille de la seule zone de vestiges d'une oecône étendue (8m x 5m) encore accessible au bord de la Saône.

B. SAUVETAGE propriété MARTIN (août 1974)

Au début d'août 1974, Mr. Martin, propriétaire d'une résidence secondaire au bord de la Saône, à BRAGNY, "Sous Moussière", nous a remis divers vestiges qu'il venait d'exhumé en creusant les fondations d'un mur en avant de son terrain, parallèlement au chemin de halage. Nous n'avons pas pu effectuer de fouilles, mais des sondages pratiqués sous les deux mètres, nous ont permis de situer, sur une vingtaine de mètres, deux zones d'occupation halstattienne, s'étendant chacune sur 4 ou 5m; il s'agit sans doute de deux fosses, emplies de terre noire et de débris divers, et analogues à celles que nous avions fouillées dans le voisinage. Nous avons donc là la partie la plus ancienne du site de BRAGNY, qui s'étend ainsi sur un front d'au moins 300m, sur la rive droite de la Saône.

Le matériel comprenait: une fibule de bronze incomplète à timbale surmontée d'un cabochon contenant des traces d'une perle de corail (assez semblable à celle de même type trouvée dans le chantier I; une petite anse (?), en bronze; des tessons d'une jarre noire (la tout remeilli par Mr. Martin); des tessons divers, des os, des scories de fer, un amon de fer, des fragments de sole de foyers et de meules de granit (dans les sondages).

Nos remerciements à MM. Martin, père et fils, qui ont bien voulu nous permettre de faire quelques sondages, nous ont remis ce qu'ils avaient trouvé, et nous ont amenés à compléter très utilement notre connaissance du site.
C. ALLEREY - Pussey, "Champ Saint-Martin"  
(suite, voir bulletin N°5)

En décembre, Mr. Robert Lepquin, de Pussey, nous a remis de nouveaux ossements humains au cours de travaux faisant suite à ceux de l'été, et nous l'en remercions. Les quelques poteries que nous avions recueillies au niveau des squelettes, peuvent être datées de la fin du Moyen-Âge, XVe ou XVe siècle. On pourrait alors penser à la fameuse pandémie de peste des années 1350 : seule une fouille d'une certaine ampleur permettrait de vérifier cette hypothèse.

D. TROUVAILLES en SANCHE

Mr. Boumoyeur, Conservateur au Musée Denon, à Chalon, nous a signalé que divers vestiges archéologiques, dont un polignon à antennes ballastation, ont été trouvés en Saône, aux "ILES PERCÉES", à hauteur de BRAGNY. C'est un nouveau témoin de cette civilisation de la fin du 1er Age du Fer que nous découvrons, depuis quelques années, au bord de la Saône.

E. EXPOSITION

En juillet, août, septembre 1974, une exposition archéologique, organisée par le Comité Départemental de la Recherche archéologique, était présentée au Musée Denon, et regroupait les récentes découvertes archéologiques de la région. Deux vitrines étaient réservées à nos trouvailles du site gaulois du Petit-Chauvoût (Verdun), et au site ballastation de Bragny. D'autres vitrines contenaient les trouvailles les plus remarquables faites dans la Saône et le Doubs ; des pièces particulièrement intéressantes provenant de la région verdunoise avaient été prêtes par M. Lanfrat et Paccard, de Verdun, (épées gauloises, bracelets de schiste...).

F. COMMUNICATION


G. SORTIE ARCHAEOLOGIQUE

Devenue une tradition, cette sortie fait l'objet d'un article de Régis Courillon dans ce même numéro.

II. EN 1975

Comme les années précédentes, nous aurons "du pain sur la planche" : au printemps, la prospection magnétique du site de BRAGNY sera poursuivie à une plus grande échelle, afin d'en établir,
Dans la mesure du possible, les limites, surtout Nord et Est.
--en juillet, la fouille du chantier III sera poursuivie et
terminée ; l'ouverture du chantier IV, près du bord de Saône,
nous apportera sans doute des informations intéressantes ;
un sondage nous ayant déjà donné un tesson de coupe grecque
à vernis noir.

Un article important, illustré de cartes, croquis
et photos, que nous avons préparé sur "LE PREMIER ÂGE DU FER
DANS LA RÉGION DU CONFLUENT SAÔNE/DOUBS" (et les relations
de celle-ci avec le monde méditerranéen) paraîtra, sans doute
à la fin de l'année, dans la "Revue Archéologique de l'Est
et du Centre-Est".

--)(--)(--)

Nous ne voudrions pas terminer cette chronique
sans présenter tous nos remerciements à tous ceux qui nous
ont apporté leur concours ;
--aux propriétaires ou exploitants, M. Diard, Barrault, Ponsot,
Margueritte, Martin, qui nous ont permis de fouiller ;
--aux Ponts et Chaussées de Verdun, qui ont mis un abri à
notre disposition ;
--à M. Chatry, d'Alleray, photographe qui a bien voulu faire
les dispositives de petits objets de fouille ;
--à tous nos fouilleurs, jeunes et moins jeunes, qui n'ont
ménagé ni leur peine ni leur temps au cours de cette campagne ;

MM. DOUCHET, GUILLOT, LESGER

Philippe BOILEY, Guy GOURILLON, Jacques GOURILLON ;
Régis GOURILLON, Jean-Claude GRAVALON, Michel RECHOUX,
Jean-Louis QUESTAT, Philippe TATRE,

Melles Catherine AUKEY, Maryse DEVEVEY, Anne GOURILLON,
Anne LEGUISE, Christiane MARTIN, Sylvie MONICHON ;
Sylviane TATRE, Nadine VIOLOT.

Nous espérons retrouver tous ces bons fouilleurs
en 1975.

Nous invitons nos lecteurs à visiter nos chantiers
de BRAGNY, en juillet prochain, et, éventuellement, à se faire
inscrire pour participer à cette campagne, ou bien à nous
envoyer toute personne intéressée.

- - - - - - - -

A. GUILLOT
Directeur des Fouilles
LA Sortie ARCHÉOLOGIQUE 1974

Pour tout le groupe, ce jour de sortie qui marque la fin officielle de la campagne de fouilles, représente la récompense d'un mois de travail, un mois pendant lequel notre susur a coulé sur le sol, ou le sous-sol, non pas pour le fertiliser mais pour que nous puissions gratter plus facilement.

C'est aussi pour nous, garçons et filles des trois chantiers, l'occasion de nous retrouver pour blaguer et rire ensemble, et, peut-être, de mieux nous connaître.

Bien sûr, les "patrons" n'ont pas perdu de vue le côté intellectuel (c'est de la déformation professionnelle) et ils nous ont invités sites, musées, etc... pour nous apprendre l'histoire... et les ressources de notre région.

Donc ce jour-là, il faisait précisément beau. Quel dommage de n'être partie que pour l'après-midi !

Premier arrêt au chantier des BODARDS, un site gallo-romain fouillé depuis dix ans par le Dr. Planson; des dimensions imposantes et des énigmes passionnantes. Sur la fouille, veille déjà un "planson", un jeune peuplier d'Italie qui deviendra grand.

Après la visite des chantiers, les "patrons" et les chefs de fouilles ont eu la permission d'examiner les ateliers, et les travaillés en cours de reconstitution ou d'études, tandis que, restés dehors, les simples ouvriers... renonçaient quelque peu. Heureusement une diversion nous fut offerte par l'arrivée inopinée de M. Maurice MOISSON, celui qui fut, un jour de janvier 1957, le premier découvreur du vases de Vix.

Nous sommes allés ensuite admirer les principales pièces du chantier des Béodars, exposées dans le boîtroit de Vuitte-Saint-Georges, ce qui a donné, à certains d'entre nous, l'occasion de se faire sonner les cloches.

Après tant de merveilles d'un autre âge, il était nécessaire de revenir à des choses plus actuelles... ce fut la visite d'une cave de chaptalisation à Rully, sous la conduite de son sympathique propriétaire qui nous exposa tout son travail de transformation du vin en vin "nousseux" analogue au "Champagne" sauf son origine. Puis nous nous sommes installés autour de tables garnies de coups -non attiques-, pleines ! Un accueil chaleureux que nous n'oublierons pas.

Nous regrettons seulement que cette journée n'ait pas été plus longue, et nous remercions les organisateurs et toutes les personnes qui nous ont reçus si gentiment.

D'après Régis GOURILLON
LES BALSAMAIRES DE BRAIGNY

et les contacts du monde grec et des peuples "barbares"

au VIe siècle avant J.-C.

Au cours de notre campagne de fouilles de 1974 sur le site hallstattien de BRAIGNY-sur-Saône, nous avons recueilli plusieurs fragments de verre bleu ou diversément coloré (cf. planche), dans le niveau de la couche d'occupation, vers -50cm. Huit fragments, de petites dimensions, ont été trouvés en cours de fouille, un autre a été retrouvé dans les déblais, mais tous proviennent de la partie centrale de la fosse, là où la densité des vestiges atteint son maximum. Quatre fragments sont uniformément d'un bleu outremer, les autres présentent, incrustées dans ce verre bleu, des dessins en pâte de verre bleu-azur ou jaune, disposés en bandes horizontales, en ondulations ou en chevrons du plus bel effet.

Il s'agit, vraisemblablement, de fragments de BALSAMAIRES.

LES BALSAMAIRES

(flacons à parfum)

Si l'on s'en réfère à la planche de croquis de Déchelette (cf. ci-après), il semble que deux de nos fragments correspondent aux attaches d'une anse à une partie de la panse du balsamaire n°4, et deux autres, à une partie de l'êpeule et de la panse, ainsi qu'à la moitié du pied, en forme de bouton, du balsamaire n°6 (cf. croquis). La face interne du verre est mate et légèrement granulée, ce qui fait penser à une fabrication par moulage: la face est intacte, parfaitement lisse et brillante. L'épaisseur varie de 12mm à 3mm.

La fabrication du verre étant totalement inconnue des populations autochtones, à cette époque (vers 500 av. JC), nous avons pensé qu'il ne pouvait s'agir que d'importation, comme pour les tessons d'amphores micacées et de céramique grise monochrome massaliote.

Nous avons donc recherché si, dans les grands sites de Bourgogne-Franche-Comté, Vix ou Château-sur-Salins en particulier, de tels objets en verre avaient été recueillis au cours des fouilles. Mr. Joffroy, pour Vix (1), ne signale que des perles de verre d'origine méditerranéenne. Mr. Piroutet, à Château-sur-Salins, a été trouvé, dans une des couches renfermant les vases grecs, de nombreux fragments d'un petit vase en verre jaune translucide (2). Ce n'est que sur les rivages méditerranéens que l'on mentionne des trouvailles de verre d'importation au VIe ou Ve siècle avant J-C.

Déchelette écrivait (3), en parlant de l'apparition des premiers vases de verre dans l'Europe Centrale: "À la seconde phase hallstattienne, un spécimen de vase en verre se rencontre pour la première fois dans les pays celtiques" (Plugfelden...Hallstatt...). En Istrie, la métropole de Santa-Lucia a livré, outre un grand nombre de perles, plusieurs petites coupes de même matière, également citées, anses et non ansées, en verre opaque foncé, avec zones jaunes ou blanches en zig-zag (fig. 310). Il semble actuellement établi que les vases en verre de cette époque, tous de petites.
Les dimensions, sont, au moins en partie, comme les perles de même matériau, originales d'Égypte. Très rares au nord des Alpes, mais assez abondants sur le littoral méditerranéen, ce sont, le plus souvent, des BALSAMAIRE de formes assez variées : amphoriques, flacons cylindriques à oreilles de suspension, minuscules réductions d'économique ou de létythès. Ils sont en verre ordinairement opaque, souvent bleu-cobalt, polychromé à l'aide de bâtonnets de diverses nuances, blancs, jaunes, bleu cobalt, etc. incrustés dans la pâte en fusion et dis- posés en zones horizontales ou étirés en rubans ondulés, en arêtes de poisson, en zig-zag. Au point de vue des déter- minations chronologiques, il est intéressant de retrouver ces petits flacons de verre tout à la fois dans les tombes de La Cartosa de Bologne et dans la nécropole punique de "Doumines à Carthage. Cette nécropole date, en effet, des VII e - VIe siècles av. JC, et se trouve, par conséquent, syn- chronique avec une partie des tombes de la Cartosa.

Ces vases étaient fabriqués à la main ou à l'aide "d'un moule; le soufflage du verre ne paraît pas avoir été "connu avant le début de l'époque impériale romaine, et l'in- vention en est peut-être due aux Phéniciens auxquels la "tradition, rapportée par Pliné, attribuait faussement la "découverte du verre."

LA DIFFUSION DES BALSAMAIREN dans le monde antique

Des informations intéressantes sur l'origine et la diffusion de ces curieux petits flacons de verre nous sont fournies par P. BENOIT (4) qui, parlant des importations phéniciennes à Tarragona dans le sud de l'Espagne, aux VII e et VIe siècles av. JC, écrit : "...Ce gisement est d'une très "grande richesse en céramique ; aux importations peu nombreuses "d'étrusque et de "phocéen" ou céramique grise monochrome, "sans ondées, sont associées des balsaminaires de verre du type "de Naukratis ..."

Mais doit-on la présence de ces balsaminaires, dans le sud de la Gaule, aux commerçants phéniciens ? C'est "aux navigateurs grecs : (5), aux comptoirs ioniens de l'Égypte, "à Daphne, à Naukratis, colonie fondée par Milet, dès le VII e siècle, dans la delta du Nil, aux négociants des îles de la "mer Égée et de Sicile, qu'est due leur diffusion dans les "pays hellénisés."

La datation des gisements à objets égyptiens "du sud de la Gaule (balsaminaires, searchées, perles en pâte de "verre) montre que ces importations ne sont pas antérieures "pour la plupart, à la première moitié du VIe siècle et se "continuent en plein Ve siècle ..."

Nos trouvailles, figurant dans un contexte archéo- logique nettement daté de la fin du VIe siècle, se situent donc bien dans la chronologie proposée par P. BENOIT : "...On a longtemps attribué aux Phéniciens et aux Syriens "la fabrication de ces vases incrustés de pâtes multicolores "disposées en zones ondulées ou chevrons, les uns d'un ton "vif et éclatant, les autres d'un ton terneux gris-beige. "L'origine de certaines de ces balsaminares de forme allongée, "de date tardive, peut être attribuée à des fabriques locales "de la côte syrienne et de Chypre ; les flacons de forme ary- "n-ballique ou amphorique, à tons vifs où domine le bleu (6)
 consumes des fabriques égyptiennes des VIe et Ve siècles. Ils apparaissent sur le littoral méditerranéen à la fin de Hallstatt et de la Tène I.

Grâce aux Phéniciens, aux Étrusques et aux Grecs, cette verroterie d'origine égyptienne se trouve diffusée dans tout le bassin méditerranéen, et sans entrer dans le détail, notons dans l'étude de P. BENOIT (8), les nombreux points où elle est signalée:

"C'est aux relations commerciales des Phéniciens et des Étrusques, mais aussi de Naucratis, qu'est dû leur diffusion, non seulement à Carthage et à Délos, mais le long des itinéraires phéniciens, sur la côte d'Asie Mineure, à Chypre, à Rhodes, à Malte, en Sardaigne (Tharros), en Sicile Occidentale, dans les nécropoles de Vulci, de Tarquinia, de Palerme (9). On les trouve également sur les côtes de l'Adriatique, et leur diffusion ne peut être due qu'au commerce Étrusque, dans la nécropole de Valle Trebbia à Spina, qui les a diffusées en Istrie (nécropole de Santa Lucia au musée de Trieste), sur la côte dalmate, à Salone et en Illyrie, à Trebenishte (musée de Belgrade), à Stica (musée de Ljubljana) et en Bosnie (musée de Sarajevo). Ces vases de verre sont également très abondants aux VIe et Ve siècles dans les nécropoles d'Amphurias (10), où ils sont provenus, sans doute comme les amphorae, par le commerce punique.

En ce qui concerne leur présence dans le Sud de la France, il écrit (11):

"... L'association, dans une tombe à inhumation de la nécropole de Grand Bassin I (tome 56), datant du milieu du VIe siècle,

au Caila de Millau (12) de fragments de deux aryballes (13)

en pâte de verre "égyptisants", l'un sphérique à fond bleu avec ondulations ensignées, l'autre en forme d'amphore à décor en "barbe de plume", avec un aryballe sphérique, en pâte de verre à décor inexact ou losange ou "étoilé" d'origine naucratique ou méditerranéenne, identique aux flacons des nécropoles d'Amphurias et de Hoya de Santa Ana à Albacete, montre l'existence du commerce de Naucratis avec la côte au début du VIe siècle.

Amphoriques et alabastres (14) : c'est à ce type qu'appartiennent deux aryballes sphériques, sans bouton terminal (incomplets), trouvés dans les tombes de Marseille à Saint-

Maurot et rue du Taplas Vert, et des fragments provenant de Montaurol d'Enserune, de Pech-Mac (Sigeac), et de la couche grecque (VIe siècle) d'Antibes. De technique égyptienne,

les aryballes de Marseille et d'Antibes sont associées à des balsamaires d'albâtre égyptiens... A fond bleu d'outremer,

ils sont décorés de bandes et de chevrons de couleur bleu-clair et jaune (15). Ils sont datés du milieu du Ve siècle par des vases attiques et une coupe à figures rouges. On y ajoutera un alabas de verre à fond bleu décoré de signes de couleur bleu-argent et jaune, trouvé dans une tombe à inhumation grecque d'Aleria (16) ..."

DES PERLES EN VERRE BLEU

A la découverte des fragments de balasaires, nous devons ajouter celle d'une moitié de perle en verre bleu, dans notre chantier I en 1974, à la base de la couche archéologique, donc nettement dans le contexte hallstattien. ...
A ce sujet, Déchelette écrit (I7) :
"...Les perles de verre, servant de grains de collier, demeurent encore aussi rares qu'à l'époque du Bronze. Ce sont toujours des produits importés du Sud et non des produits de l'industrie indigène. On ne les a reconnues que par unités dans quelques tumulus."

En parlant des importations gréco-égyp tiennes,
F. Benoît signale (I8) celle des perles de verre:
"La même question d'origine se pose (cf. balsamines) pour les perles polychromes en pâte de verre, ayant servi de grains de collier, dont le type sera courant dans les pays celtiques à la Tène. Les plus caractéristiques sont ornées d'ondulations en "barbe de plume", designées et d'yeux... Celles du littoral proviennent de gisements du VIe siècle... Leur décor à ondu-
"lations... évoque celui des balsamines en pâte de verre..."
"Des exemplaires, de moindre dimension, en pâte noire ou bleu foncé, ornés d'un zigzag blanc, ont été également signalés au Mont Lassois où ils sont associés au corol, également importé de Méditerranée (I9)...."

La perle de BRAGNY ne comporte aucun décor et s'apparente à un type signalé à Vix ainsi qu'au Pègue et datable du Hallstatt final ou du début de la Tène I.

DE QUEL TRAFIC S'AGISSAIT-IL ?

En conclusion, si les différentes sources que nous avons pu consulter signalent des importations de perles de verre aux VIe et Ve siècles, (av. JC), en plusieurs points de la Gaule méditerranéenne ou intérieure, nous constatons qu'il n'en est pas de même pour les flacons de verre polychrome. Hormis une demi-douzaine de trouvailles en quelques points de la zone côtière méditerranéenne, il apparaît qu'en aucun site de l'intérieur, pas même au Pègue, à Châtillon-sur-Salins ou à Vix, où les importations grecques sont cependant relativement abondantes, on n'a trouvé de balsamines analogues à ceux de BRAGNY. Sans vouloir extrapoler trop hâtivement, nous devons admettre que, pour apporter et offrir des cadeaux d'une telle rareté aux indigènes du confluent Saône / Doubs,

"le jeu en valait la chandelle"!

Les Grisons de Marseille ont dû vouloir s'assurer, vers la fin du VIe siècle, la liberté, sinon le monopole, d'un trafic par la voie Rhône/Saône, voie d'ailleurs ouverte anti-
rieu rament mais en sens inverse par les Argonautes à la conquête de la "Toison d'Or", remontant le Pô jusqu'aux lacs suisses, et, par la Moselle et la Saône, descendant le Rhône jusqu'à la Méditerranée (20)... De quel trafic s'agissait-il ?
La plupart des auteurs sont d'accord pour parler de l'ouverture, à cette époque, d'un ou plusieurs itinéraires terrestres pour approvisionner le monde grec en Étain des îles Cassitérides (Grande Bretagne), la voie maritime par les colomnes d'Hercule (déporté de Gibraltar) ayant été coupée par les Carthaginois.

BRAGNY fut, peut-être alors, une étape sur l'un de ces itinéraires passant presque obligatoirement par Vix (2I).

A. GUILLOT
A. Planché de balsamaires, Manuel d'Archéologie, Déchelette (Ech. I/2)
B. Fragments de balsamaires et d'une perle, BRAGY (Ech. I)
C. Tesson IO, détails (Ech. 2)
D. Les tessons 7 et IO proviennent d'un balsinaire identique au n°6 de la planche A. (Ech. I)

(Conventions pour les couleurs: blanc-jaune; noir-bleu otermer; pointillé-bleu azur)

Fig. 314. — Balsamaires en verre polychrome.
1, 2, 3, 4, 6, La Certosa, à Bologne 1; — 5, Carthage, 2.

1. D'après Zonnoi, La Certosa di Bologna, pl. LXXVI, fig. 17 (dép. n° 206, p. 296); pl. CXIX, fig. 10 (dép. n° 355, p. 378); pl. LXXXIV, fig. 10 (dép. n° 256, p. 341); pl. CXIX, fig. 11 (dép. n° 355, p. 378); pl. LXXXIII, fig. 6 (dép. n° 272, p. 336).
2. D'après R. P. Delattre, La nécropole punique de Doulmens (à Carthage), fouilles de 1895 et 1896, MAF, t. 56, 1895, p. 325, fig. 45.
L'oboé à Charon
ou
Le Sou du Mort

L'oboé est une ancienne mesure de poids et de
monnaie de la Grèce antique, correspondant, semble-t-il, à 0,72 gr (1). Mais, pour les Grecs, les Étrusques, puis les Romains, c'était la pièce de monnaie avec laquelle les âmes des morts étaient conçues payer à Charon, le passeur des Enfers, le passage en
barque du fleuve Styx; pas d'oboé, pas de passage, et l'âme
était condamnée à errer pendant cent ans avant de pouvoir
pénétrer aux Enfers.

 Aussi arrive-t-il, au cours des fouilles de tombes
antiques, que l'on retrouve cette pièce dans la bouche du mort
ou à proximité; elle était parfois placée dans la main (2),
même dans les urnes funéraires des sépultures à incinération (3).

Bien entendu, avec le christianisme, ces coutumes
"païennes" furent interdites, mais, comme beaucoup d'autres,
elles continuèrent à être pratiquées plus ou moins clandes-
tinement, et elles furent parfois tolérées par les prêtres,
dans les campagnes surtout; il n'est pas exceptionnel de
retrouver la pièce à Charon dans des tombes mérovingiennes,
du Haut-Moyen Âge, et bien plus tard dans certaines régions. On en cite encore des cas au début de ce siècle. La coutume
de glisser (en cachette) un sou dans la main du mort était
alors d'usage assez fréquent chez les catholiques des environs
d'Uzès et de Mâcon (Gard) (4). En Gironde, on mettait le sou
dans la bouche du mort, ou dans sa poche. De même, en Morvan,
à une époque... très récente.

L'essentiel était que d'une manière ou d'une autre,
le mort fût nuni d'une pièce de monnaie: "A-t-il son sou?"
demandaient les parents qui venaient le voir (5).
Il y a une dizaine d'années, à Marizy, commune du
Charolais, mourait une vieille personne de 85 ans. Sa fille
et son gendre, paysans attachés aux traditions, et sans doute
pour respecter les dernières volontés de l'âgée, disaient
à des voisins qu'ils avaient pris soin de confier à la
defunte, une pièce "Pour le passage" (6).

Ainsi, en cette fin du XXe siècle, après bientôt
deux millénaires de christianisme, se perpétuent, dans quelques
villages de notre pays, des pratiques héritées de l'Antiquité.

Nous serions reconnaissants à nos lecteurs de
bien vouloir nous dire s'ils ont été témoins de faits semblables
ou si la tradition orale en fait encore état, en quelque lieu
que ce soit. Ces informations feraient l'objet d'une communication
dans un prochain bulletin.

A. Guillot

Notes

1, 2, 3, 4, 5, 6, se reporter à la page spéciale.
NOTES pour "LES BALSAMAIRE DE BRAGNY"

2-J. DECHELETT, Manuel d'Archéologie, tome III, p. 789, note 3.
3-J. DECHELETT, op. cité, p. 789.
4-F. BENOIT, Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule, 1965, p. 61 et sq.
5-F. BENOIT, op. cité, p. 65.
6-On forme d'arybalie, (type de vase grec à parfum, globulaire ou piriforme, ou d'amphore, c'est le cas des balsamaires de Bragny.
7-Il s'agit du littoral méditerranéen de la Gaule, et les importations de Bragny seraient donc les premières en Gaule intérieure.
8-F. BENOIT, op. cité, p. 67 et sq.
9-Nécropoles étrusques de Toscane.
10-Espagne, sur la côte catalane.
11-F. BENOIT, op. cité, p. 67.
12-Mailhac, commune de l'Aude.
13-Voir note 6 et planche Déchelette (no 4 et no 6).
14-Vases à parfum grecs, en forme d'amphore ou allongées à petites anses.
15-C'est exactement le décor des balsamaire de Bragny.
16-Sur la côte orientale de la Corse, à l'embouchure du Tavignano.
17-J. DECHELETT, op. cité, p. 870.
18-F. BENOIT, op. cité, p. 69.
19-Voir note 1. À Vix, les perles comportent généralement un décor.
20-F. BENOIT, op. cité, p. 166.
21-Voir notre étude à paraître dans la Revue Archéologique de l'Est, sur la civilisation hallstattienne finale dans la région de Verdun.

NOTES pour "L'Obole à Charon"

1-Cf. Dictionnaire Larousse en 3 volumes.
2-Musée Denon, Chalon, main d'enfant tenant une pièce, provenant d'une sépulture gallo-romaine découverte au siècle dernier, à Saint-Cosme.
3-Musée Denon, Chalon, urnes cinéraires contenant une pièce, provenant de sépultures à incinérations gallo-romaines, à Saint-Marcel.
4-Bulletin de la Société Préhistorique Française, 1918, n° 6, p. 310.
6-Communiqué par M. P. VANNIER, Chalon-sur-Saône.
BIBLIOGRAPHIE

§§-HISTOIRE DE BEAUNE ET DU BEAUNOIS, par M. Perrin, (ancien professeur et maire de Beaune), 1974
Cet ouvrage, acquis par le G.E.H.V., est à la disposition de nos lecteurs.

§§-L’ATELIER CÉRAMIQUE DE SEVREY, IXè au XIVè siècle, par S. Réminel, 1974. Une étude sérieuse sur les poteries de Sévres, du Haut Moyen Âge au XIVè siècle, dont on retrouve les tessons dans toute la région.

§§-LA FOSSE HALLSTATTIENNE "des JONGS" A TOURNUS, par M. Perrin, 1974 (17 Francs). Une étude très approfondie sur un site hallstattien très particulier, sans doute un puits funéraire.

§§-LES POTIERS GAULOIS, Dossiers ARCHEOLOGIA, 1974, (16 F), 140 pages, 10 articles d’un grand intérêt, dont "Techniques de fabrication et de décoration de la céramique" par M. Perrin, de Tournus.

§§-Nous avons reçu également en 1974, les bulletins:
- "G.A.M.-INFO", du Groupe Archéologique Mâconnais
- "LES AMIS DU VIEUX ROMENAY"

§§-Nous rappelons à nos lecteurs qu’ils peuvent se procurer au Groupe, les publications suivantes:
- DOCUMENTS D’HISTOIRE, de la région de Verdun (10 F)
- Plaquette des premières EXPOSITIONS DU G.E.H.V.

-)(-)(-

LA COMPAGNIE DES ARQUEBUSIERS DE VERDUN

L’archéologie commence... hier; c’est pourquoi nous n’hésitons pas à publier avec l’autorisation de la Société d’Histoire et d’Archéologie de Chalon-sur-Saône, et en hommage à notre éminent confrère, décédé l’an dernier, Marcel LeCrocq, le travail qu’il a réalisé sur "La Compagnie des Arquebusiers de Verdun-sur-le-Doubs, dont il possédait les archives.

Pour des raisons d’économie que nos lecteurs comprendront, nous avons dû reproduire 2 pages de l’ouvrage sur la même feuille, notamment les pages 1 et 12, mais chacun pourra, s’il le désire, reconstituer un petit livre.

Et si certains de nos lecteurs pouvaient retrouver dans leurs archives ou reliques, d’autres traces de cette compagnie des Arquebusiers, nous serions heureux de leur ouvrir nos colonnes.
Chacun sait que les arquebuses, primitivement nommées « haquebutes », furent les premiers fusils à poudre, assez lourds et dont il fallait appuyer le canon sur une fourche plantée en terre devant le tireur.

Les premières Compagnies civiles d’Arquebusiers apparaissent en France dès le règne de François 1er, et elles furent grandement encouragées par le pouvoir royal qui voyait en elles une sorte d’armée de réserve qui servait d’ailleurs de manière prioritaire pour des rassemblements de jeunes gens, de grands jardins, et de donner des fêtes somptueuses à l’occasion de concours de tir nommés « Prix de l’Arquebuse ».

Le pavillon et le jardin de l’Arquebuse de Dijon sont très connus.

A Chalon, pendant plus de deux cents ans, une première « loge des Arquebusiers » existait dans la rue de la Motte près de la Porte de Braune. Elle fut remplacée en 1753 par un beau pavillon qui existe encore dans la cour du n° 5 de la place de l’Obélique. Sa façade donnait sur les jardins du côté de la rue Gauthier où étaient les cibles. En dernier lieu, il se fait place à l’avenir qui ne servit guère, la Compagnie ayant été dissoute à l’époque de la Révolution. Il fut acquis par les Sœurs Dominicaines qui le transformèrent en construisant les bâtiments de leur couvent.


A Verdun-sur-le-Doubs, nommé alors Verdun-sur-Saône, une
première Compagnie d’Arquebusiers, sur laquelle on ne sait presque rien, exista très anciennement, peut-être dès 1550.

Notre Société conserve dans ses collections d’archives un document provenant d’une antique liasse de papiers recueillis à Verdun et qui rapporte que les « Jeux » de l’Arc et de l’Arbalète, continués par celui de l’Arquebuse, avaient été établis dans les Villes et Bourgs de Bourgogne en 1593 par le duc Philippe le Hardi, et que cette initiative avait reçu confirmation par une Ordonnance de 1427 du duc Philippe le Bon.


Et pendant cinquante ans, Verdun n’eût plus que des arquebusiers isolés dont quelques uns se joignirent aux arquebusiers de Seurre pour venir disputer le « Prix » de Chalon en 1728.

Nous arrivons ainsi en 1773 où une nouvelle Compagnie se reforma et ouvrit un grand registre de Procès-Verbaux qui me permettra de vous faire suivre l’activité de ces Arquebusiers verdunois jusqu’en 1821.

Et d’abord, voici un extrait de la lettre d’autorisation :
« Philippe, Antoine, Gabriel, Victor de LatourDupin, marquis de la Chrèce et de Mériverle, baron de La Ferté et de Fouvans, seigneur de Saint-Andauch et autres lieux, maréchal des Camps et Armées du Roy, lieutenant général de la Province de Bourgogne au Comté de Charolles, et commandant en chef dans cette Province, sur la demande de M. le Marquis de Pons d’Hostun, seigneur et gouverneur de Verdun-sur-Saône, nous permettons aux sieurs [... ici seize noms [...] tous habitants dudit Verdun, d’y tirer pendant cet été un oiseau à l’arme lice, par forme d’amusement seulement, sans avoir de drapeau, ny prétendant former une Compagnie d’Arquebuse, et ce sous l’inspection de mondit Sieur le Marquis de Pons qui retranschera ou admettra audit amusement qui il jugera à propos, mandons aux Officiers Municipaux dudit lieu de tenir sous lui la main à ce qu’il ne remette aucun désordre à ces assemblées, et d’y donner à cet effet tous leurs soins.

Fait à Paris le 16 juin 1773. Signé Latour Dupin. »

Le terrain d’exercice, dénommé le « Pas » fut aménagé en bordure du Petit Doubs, entre ce large fossé de déviation creusé pour la défense de la ville et les jardins situés derrière la grande maison qui avait remplacé, pour demeure du Marquis de Pons, l’ancien château construit dans l’Île, et où se trouve actuellement la mairie.

C’était revenir à l’emplacement ancien du « Pas ». Celui-ci, d’après un plan de Thomas Dumorey de 1765, commençait au bord de la rue qui descendent du Petit-Doubs en venant de l’extrémité de la rue des Tisserands parallèle à la Grande-Rue. Il était planté de saules et on sait qu’il n’y avait plus de pavillon. L’abri était constitué par une rente.

On dut tirer quelque peu depuis 1773, car si le grand Régistre du Sécrétaire ne fut ouvert qu’en 1774, on y trouve mention, lors de la première réunion de tir du 1er mai de cette année, que Pierre Goulier avait abattu le canard l’année précédente.

Dès le dimanche 24 avril 1774, les nouveaux Chevaliers de l’Arquebuse, au nombre de quatorze, avaient approuvé les statuts dont je résume les principaux articles :
Chaque chevalier sera tenu de « rendre son prix » qui sera composé de treize livres et demie de chandelles, lesquelles seront données, pour les trois plus beaux coups 14, pour les plus beaux coups seconds 11... etc...

Dans les treize livres et demie, il y a 81 chandelles. On en distribue 79 comme prix et il en reste 2 pour le marqueur.

On tire chaque dimanche depuis le premier de mai pourvu qu’il y ait au moins sept tireurs présents, avec armes lises et fusils de chasse.

Défense de paraître en veste lors du prix ; tous les chevaliers doivent être vêtus d’un habit.

Si le fusil rate deux fois et si le tireur persiste, le troisième coup serait nul.

« Chaque chevalier qui rendra son prix, et par rang d’ancienneté donnera au marqueur quarante sols, et à celui qui posera la tente, qui sera tenu du service de table et de laver les verres, quarante sols; lequel chevalier présentera douze bouteilles de bon vin ordinaire avec quatre pains, un fromage de crème, des fruits de la saison et une (?) en gâteau. »

« Défense de jurer ni lâcher aucune ordure, à peine d’un sol d’amende à la boîte, pourvu que deux chevaliers l’ayant oui. »

« Défense pareillement faite de blasphémer ni jurer le saint nom de Dieu à peine de dix sols d’amende. »

Disons dès maintenant que, pendant les 48 années que le Régistre fut tenu, de 1774 à 1821 inclus, la plus complète entente ne cessa de régner entre ces chevaliers dont toutes les décisions furent prises à l’unanimité, et que nous ne trouvons trace que de trois amendes : une pour un coup de bouteille sur une tete, une pour un juron, une pour un chevalier qui « avait épanché de l’eau » sur le terrain d’exercice.

Nous devons donner ici quelques explications complémentaires pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces jeux d’arc ou d’arquebuse.

Chaque dimanche à tour de rôle, un tireur « rendait son prix », c’est-à-dire payait les aides et fournissait les victuailles comme on l’a vu dans les statuts, et de plus versait « à la boîte » six livres huit sols pour acheter les fameuses chandelles à distribuer comme prix. On tirait sur la cible dressée contre un pieu fiché en terre, et le plus adroit était gratifié, en plus de ses quatre chandelles, du titre de « Maitre » qu’il portait jusqu’à la prochaine séance.

Au cours de la saison, un exercice beaucoup plus solennel avait lieu. C’était le « Tir de l’Oiseau ».


Les chevaliers de l’Arquebuse de Verdun, qui étaient toujours une quinzaine, étaient des Officiers : un Capitaine, un Major, un Lieutenant, un Porte-Enseigne.

Le premier capitaine fut François Jeander. Son fils et son petit-fils furent aussi plus tard chevaliers du jeu. Ce dernier, docteur en Médecine, suivit comme médecin-major les armées de Napoléon et après les guerres rentra à Verdun où il fut le père du second Docteur Jeander le savant historiographe verdnois fort connu et apprécié. Il eut lui-même un fils administrateur au Sénégal où il mourut en service commandé, assassiné par un indigène en rébellion.

On a pu voir avec quelque surprise que, dans l’autorisation par le marquis de Latour-Dupin de reprendre à Verdun les exercices de l’Arquebuse, il était spécifié que les chevaliers n’auraient pas de drapeau et ne formeraient pas une Compagnie.

Or, avant 1723, au temps des premiers arquebusiers, ce drapeau existait et dans sa Description du Duché de Bourgogne, Courtépèe rapporte qu’il était brodé en or avec une fleur de lis aux armes de Verdun, et que deux vers y étaient inscrits en broderie :

Semper erit Verdun, florescent lilia semper.
Semper erit Verdun, lilia semper erunt - 1682.
En 1775, il paraît que les restrictions d'origine avaient disparu, car on lit dans le registre : « Cédit jour, 7 may 1775, nous susdits chevaliers soussignés, acquisition pour nous faire un étendard pour servir à la décoration de l'exercice, lequel a été porté à l'Eglise paroissiale de Saint Jean de Verdun. La bénédiction par Maître Jean Lardet, Bachelier en droit civil et canon, curé de la paroisse qui a célébré une grande messe en l'honneur du Saint-Esprit. Ensuite un Te Deum a été chanté dans la même église, carillon de toutes les cloches et du canon de la Ville. Après quoi nous nous sommes transportés, étendard déployé, chez le sieur Brun, Roy dudit Oiseau. Lequel étendard acquis du sieur Laffage, faiseur d'ornements d'église, rue du Change à Lyon, 200 livres. »

« Et ledit jour 7 may 1775 l'oiseau a été abattu par le Sieur Jeandet. »

Pour la première fois, on trouve la liste des Officiers : François Jeandet Capitaine, François Pelletier Lieutenant, Claude Chabot Major, Jean-François Jouhan Porte-Ensigne.

Nous connaissons maintenant suffisamment le fonctionnement du Jeu de l'Arquebuse pour pouvoir entrer dans le détail d'un tir à l'Oiseau.

« Ce jour d'hui, 5 may 1776, nous Chevaliers soussignés, après la garde battue par deux tambours accompagnés d'un fifre, étant assemblés au devant du domicile du Sieur François Jeandet, Capitaine, Roy de l'Oiseau abattu l'année dernière, lequel nous aurroit fait l'honneur de nous convier tout le Corps à nous rafraîchir chez lui, avant que de porter l'Oiseau au Pas de l'exercice du Fusil, ce qui a été accepté par tout le Corps. A l'issue dudit rafraîchissement, nous nous sommes transportés avec les instruments, drapeau déployé, l'oieau présenté par ledit Sieur Jeandet, claveté avec broche attachée à une cible, pour y être tiré avec armes lîces, fusil de chasse, visée découverte suivant nos statuts, tous en corps. Ayant tiré sur ledit oiseau jusqu'à huit heures du soir sans pouvoir l'abattre, nous avons renvoyé la continuation au lendemain six du présent mois. Nous avons recommencé le tirage dudit oiseau, lequel a été abattu par le Sieur François Pelletier, sur l'heure de sept et demie du matin, par un coup de fusil chargé d'une balle à la manière ordinaire. Nous nous sommes transportés à ladite cible avec ledit Sieur Pelletier pour reconnaître ledit coup et les débris dudit oiseau, ce qui a été reconnu. Au moyen de quoi nous l'avons proclamé et reconnu Roy dudit Oiseau. Ce qu'il a accepté comme de droit et a promis de nous en représenter un autre l'année prochaine. »

A partir de cette même année 1776, on complète la cérémonie par une retraite la veille au soir, à neuf heures, avec les deux tambours et le fifre. Et le 6 octobre, on décide d'ajouter au tir de l'Oiseau un tir au Canard.

« Il sera tiré pendu à un virolet faisant face à la cible pour y être abattu en cassant le virolet même, affranchissant de tous dépens qui seront faits au sujet celui qui cassera le virolet Condamnons tout Chevalier excepté en cinq sols d'amende chaque fois qu'ils frapperont tant audit Canard qu'à chaque corde et ficelle qui le tiennent suspendu. »

Le 4 May 1777 François Pelletier abat l'oiseau pour la seconde fois, et encore, le 3 May 1778, pour la troisième fois. Suivant les règles du Jeu, il est proclamé « Empereur », ce qui l'affranchit sa vie durant de tout débours au Jeu de l'Arquebuse. Ajoutons que le 3 octobre de la même année, c'est encore lui qui abat le Canard.

Un autre tireur émérite, qui se fit remarquer pendant bien des années par ses succès, fut Pierre Béjot, dont les descendants, pharmaciens de père en fils dans la Grande Rue de Verdun, tinrent jusqu'à nos jours une place de choix parmi les honorables habitants de cette ville.

En 1785, les Chevaliers décidèrent de célébrer la Sainte Barbe : « il y eut un pain bêni, un gateau et une brioche pour chaque chevalier, portés chez lui dans une panière à deux poignées par deux fils de chevaliers accompagnés d'un violon. Puis une grande Messe solennelle, grand cartillon, vêpres, bénédiction, avec les chantiers en chape. Ce qui s'étant passé avec la plus grande tranquillité possible, nous avons délibéré que la susdite fête se célébrait entre nous chaque année le 4 décembre dans la même règle. »
Il y eut chez les Arquebusiers des réunions moins gaises :

« Ce jeud'hui 19 févier 1787, a été inhumé au Cimetière de Saint-Jean de Verdun Nicolas Brun, Major de l'Exercice. A l'issue d'une grande messe, ayant été accompagné de tous les chevaliers dudit Jeu sous-ignés, avec crépe noir au fusil, épié, cocaie et plume, nos tambours, leurs caisses garnies en étoffe noire, ainsi que le drapeau de la Compagnie roulé sous un crépe noir, ayant nous, Irdits chevaliers, fait annoncer par le Sieur Lardet, Curé dudit Verdun, une grande messe pour le repos de l'âme dudit défunt. »

« Le 12 May 1788, le Sieur Guillot, Lieutenent de notre exercice, a remis au Sieur Legé, notre Roy actuel, une médaille qui a été gagnée par lui au Prix Saint-Martin en Gatinois, au nom de notre Compagnie; laquelle médaille sera remise par l'ancien roy à celui à qui échoira la royauté. Ainsi sera continué de roy en roy sans que l'on puisse rien déroger, et seront tenus Irdits roys de la porter toutes les fois que ladite Compagnie marchera en Corps. »

Il apparaît qu'en 1789 un Arquebusier de Verdun a dû dénicher un vieux bouquet des tragédies de Cornelle, et y trouver dans Le Cid qu'aux âmes bien nées, la valeur n'attends pas le nombre des années, car incontinent le 14 juin, la Compagnie assemble au domicile du Sieur Etienne-Louis Le Croq, Major dudit exercice du Jeu du Fusil, sur le bon vouloir et plaisir de Monseigneur le Marquis de Pons, sont présents : Par le Sieur Jacques Léger, Roy de l'Oiseau abattu l'an passé, son fils Claude Léger, âgé de six mois; par le Sieur Le Croq, Major, son fils Jean-Baptiste, âgé de cinq ans; par le Sieur Claude Jeanet ainsi, Porte-épée, son fils ainé, Claude Jeanet, âgé de sept ans; par le Sieur Joseph Lalquin, chevalier, son fils, Nicolas Lalquin, âgé de six ans, pour tous les quatre les recevoir et admeter chevaliers dudit exercice pour y exerciter lorsqu'ils auront atteint l'âge et la force de pouvoir porter les armes. » Cette dernière condition n'était pas superficie. On n'a sûrement jamais vu ailleurs qu'à Verdun d'arquebusiers âgé de six mois.

Coût de cette invention pour chacun des pères : « 18 livres à la boîte ».

Après cette émanicipation des jeunes classes, comment la Révolution fut-elle accueillie au Jeu du Fusil ?

Voyons le procès-verbal de l'assemblée du 19 juillet, cinq jours après la prise de la Bastille.

« Ce jeud'hui dix-neuf juillet 1789, le Sieur Lalquin a rendu son prix à l'usage et coutume des années précédentes, et a mis à la boîte six sols, et chaque chevalier cinq sols. »

C'est tout. Et rien n'est changé jusqu'au 25 août 1792 où le Sieur Béjoj abat l'oieau. Ce jour-là, il n'est plus proclamé Roy, mais Vainqueur.

Et un an plus tard, le 11 août, 1793 est indiqué comme l'Ann de la République Française une et indivisible. Les Sieurs sont devenus des Citoyens et il n'est plus question du Marquis de Pons. Peu après, les noms des mois sont ceux du calendrier Républicain : prairial, messidor, etc...

Le 12 fructidor an IX, on décide de planter une allée de peupliers et une haie vive au « Pas » de l'exercice.

Le 16 floréal an XII, à propos de l'installation d'un concierger, on fait l'inventaire du mobilier. Voici quelle est la fortune de la Compagnie : six assises-mains, seize vertes, vingt-deux assiettes de faïence, une fourchette de fer à manche de bois, une bague de fusil avec un maillet en bois, une table à pieds de biche et tiroir, une tente avec ses perches, deux grandes tables en sapin, quatre tréteaux, quatre bancs en chêne, 2 grands et 2 petits.

Et le temps passe. Le 16 floréal an XIII, on retrouve le terme de « Roy de l'Oiseau ». Les citoyens ne sont pas redevenus des Sieurs, mais des Messieurs.

Le 9 janvier 1806, lors du dîner de Monsieur Fresne, on retourne à la grande messe, et le 4 décembre, on reprend le cérémonial de la Sainte-Barbe, et même on y ajoute un bal.

Parmi les gradés, on met en plus un Quartier-Maître.

Le 7 septembre 1806 « Monsieur Jean-Baptiste Bernard, notaire et maire de Verdun », est admis à l'unanimité, et d'embâlée nommé commandant de la Compagnie. Il répond par des
temoignements émus et des promesses de dévouement à la Société, et en premier lieu « de tracer l’alignement d’un pavillon, d’en fouiller les fondations et murs jusqu’au terre-plein du chemin tirant au pré, le tout en bonne maçonnerie solide et faite et construite, de fournir les matériaux, charas, sable et vio-
tures, le tout à ses frais. »


Le 7 septembre 1807, on procède à la révision des grades. Sont nommés : Jean-Baptiste Bernard, maire de Verdun et notaire, Commandant ; Étienne-Louis Le Crocq, Capitaine ; Pierre Réjot, Major ; Pierre Goulletier, Lieutenant ; Claude Jean-
etz Sévin, Sous-Lieutenant ; Aimé Morin, Sous-Lieutenant en second ; Louis-Jacques Renard, Quartier-Maître, Trésorier ; Jean-Baptiste Olivier, orateur (?); Peraudy, Chirurgien-Major ; Enstache Girard, Inspecteur et Grand Voyer. C’est à se demander s’il restait des simples soldats (parole) des simples cheva-
liers.

A partir du 20 septembre 1807, on vote sur les admissions de nouveaux membres par boules blanches ou noires. Et on prête serment sur l’Evangile.

Le 15 avril 1808, on annexe une médaille nouvelle servira à décorer le « Roy de l’Oiseau ». Elle est à fond or et émail avec couronne en argent, et ruban ponceau, et sera décorée aussi à ceux qui abattront le Canard.

Nous sommes surpris qu’elle ait pu être portée, tellement elle ressemble à la Croix de la Légion d’Honneur qui avait été créée par Napoléon, Premier Consul, cinq ans avant, le 19 mai 1802. Pour payer cette croix, tous les chevaliers anciens, actuels et futurs verseront une cotisation de six francs.

Le 20 novembre 1808, on décide que l’ancien mode de célé-
bération de la fête de la Sainte-Barbe fut un peu déplaisant, et était onéreux. Elle ne consistera donc qu’en une réunion

avec banquet, chaque chevalier fournissant le mets qu’on lui
indiquera.

Le dimanche 11 décembre 1808, les chevaliers votent la créa-

« Le 7 mai 1810, tir de l’oiseau abattu par M. le Commandant notre Commandant. Ensuite, la Société s’est rendue sous la tente où elle a pris un léger banquet, et dans celui, il a été porté, au son des instruments, des toasts à Sa Majesté Impériale et Royale Napoléon 1er, et à son auguste épouse l’archiduchesse Marie Louise, avec les sentiments du plus profond respect et la plus vive allegresse. »

Dans tout le Régistre des Procès-Verbaux, il est extrêmement rare qu’on fasse allusion aux évènements généraux, mais on va être obligé d’y arriver.

Le 16 avril 1815 (la bataille de Waterloo eut lieu le 18 juin), il est délibéré que l’apprehension de guerre où était la France, ne permet pas en ce moment de se livrer au plaisir, que dès lors, il échoit de renvoyer le tirage de l’oiseau à tel jour qui sera fixé par le Corps des Chevaliers nouvellement convoqués dans des circonstances plus heureuses.

Le dernier oiseau ayant été abattu en 1813 par Pierre Royer, ce n’est que le 28 avril 1816 qu’il put offrir de rendre son prix et il ne parut pas aux autres chevaliers que le moment fut encore arrivé de reprendre leurs joyeuses réunions. Ce prix ne fut rendu que le 10 mai 1818.

Le 7 mai 1820, au tir de l’oiseau de l’Arquebuse, on invite M. Droin « Roi de l’Oiseau de l’Arc ». Comme dans beaucoup d’autres localités, les deux Sociétés existaient à Verdun.

Et nous arrivons à la dernière page du Régistre où est fou-
temps émouvante pour moi.
QUÉLQUES INSTANTS DE LA VIE DU GROUPE

§§-Au cours de l'été 1974, Mr. Brunand a terminé la mise en place des différentes sections de la "MAISON du BLE et du PAIN", au premier étage de la vieille mairie de Verdun, près du pont Saint-Jean. La visite en est désormais possible, et des aménagements seront encore apportés en 1975. Mais il faut regretter que l'exiguïté du local ne permette pas une présentation plus digne du riche thème étudié.

§§-Sur l'invitation du G.E.H.V., le THEATRE DE SAGNE & LOIRE a présenté, en novembre 1974, à la Salle des Fêtes de BRAGNY, (le chef-lieu de canton ne disposant pas de salle chauffée), son nouveau spectacle "MAIS QUI A JUGE PIERRE VAUX?" Les comédiens, par un décor dépouillé et par le choix et la vigueur des scènes, ont su donner toute leur densité aux étapes qui mèneront à l'ignoble condamnation de l'instituteur Pierre Vaux par les privilégiés et le pouvoir en place de ce début du Second Empire. La salle, comble, n'a pas ménagé ses applaudissements à un spectacle à sa portée et réalisé à partir de l'histoire locale et du milieu rural.

-)(-)(-

APPEL À NOS LECTEURS

La Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon a entrepris de recueillir, avant qu'il soit trop tard, tout ce qui concerne les vieux métiers et les activités agricoles en voie de disparition, pour études et publications éventuelles.

Le G.E.H.V. a accepté de s'associer à cette entreprise et nous demandons à nos lecteurs de bien vouloir nous signaler tout ce qui viendrait à leur connaissance : outillages agricoles et artisanaux anciens; documents : livres, comptes, recettes, photos, cartes postales, etc.... et tous autres objets ou écrits anciens.
"TROIS RIVIERES"

N° 06  1er trimestre 1975

Couverture: un balsamoire, flacon à parfum; des fragments en ont été découverts à BRAGNY
Editorial: Pierre VAUX  P. LÉGER
Carte du site de BRAGNY
Chronique Archéologique  A. GUILLOT
La sortie archéologique 1974  Régis GOURILLON
Les Balsamoires de BRAGNY  A. GUILLOT
Planché
D'bole à Charon  A. GUILLOT
Bibliographie
La Compagnie des Arquebusiers de Verdun  M. LÉGROCQ
Vie du Groupe
Sommaire

-(.-)(-

Bulletin trimestriel
de la Section ARCHEOLOGIE
DU GROUPE D'ETUDES HISTORIQUES DE VERDUN-sur-la-DOUBS

Imprimerie spéciale de la Section
12, chemin des Blettrys, CHEMPORGEUIL 71100 CHALON-sur-Saône

Dépôt légal: 1er trimestre 1975
Le Gérant: Pierre LÉGER